

Aussi ne se donna-t-il pas le temps de la réflexion, il n'attendit pas que le capitaine l'autorisât à se servir d'une des embarcations, qui, tout armées, se balançaient à chaque bord du navire.

Le Malouin appela deux des matelots, et, d'un ton d'autorité, lui qui n'était, à tout prendre, que leur égal, leur donna l'ordre de l'aider à mettre la chaloupe à la mer.

L'opération commença aussitôt, car il n'était pas un seul des hommes composant l'équipage qui ne sût quels liens d'amitié unissaient le capitaine Kérouët au vieux Breton et ne fût disposé à obéir à ce dernier.

En outre, tous le considéraient comme un camarade auquel on doit le respect.

Le Malouin présidait à la mise à flot de la chaloupe qu'il avait tenue prête, comme on l'a vu précédemment.

Et, comme il fallait tout prévoir, comme un nouveau coup de vent pouvait, à la suite de cette tempête à peine assoupie, séparer la barque du bâtiment et l'emmenner au loin, il s'assura que rien n'y manquait, soit en fait d'instruments, tels que : boussole, une longue-vue de poche, harpon et une petite ancre, soit en fait de provisions de bouche, biscuits, eau, etc.

Tous ceux qui l'entouraient le regardaient avec une expression de surprise mêlée d'admiration.

On attendait, anxieux, le cœur serré, le moment où il sauterait dans l'embarcation, dont la quille plongeait déjà dans l'eau.

On se demandait s'il allait s'exposer tout seul, à son âge, et vouloir manœuvrer la chaloupe, sans l'aide de personne, sur cette mer couverte de ténèbres.

Le capitaine Kérouët le regardait, lui aussi, et semblait en proie à une douloureuse émotion.

Quand il vit le vieux matelot se hisser sur le plat-bord, et, de là, sauter dans l'embarcation qui dansait sur la lame, il commanda deux matelots de bonne volonté pour monter la chaloupe.

Tout se faisait à bord avec une précipitation extrême ; aussi à peine le capitaine avait-il parlé que plus de dix hommes se présentaient pour accompagner le Malouin, dans le périlleux sauvetage qu'il allait entreprendre.

Mais le marin refusa formellement d'accepter les camarades que le capitaine avait eu la pensée de lui adjoindre.

—L'Anglais est bien monté tout seul à la grand'vergue, s'écria-t-il ; j'irai tout seul à son secours ! Je veux lui prouver, à cet oiseau-là, que, s'il a du sang, j'en ai pour le moins autant que lui, et qu'un simple Breton vaut bien un naturel de la Grande-Bretagne.

—Laissez-moi donc faire à ma tête, c'est tout ce que je demande. A ce moment, Robert Maurel s'était approché.

Ce fut lui qui répondit.

Et les mots qu'il prononça en cette circonstance, allèrent porter l'enthousiasme aussi bien parmi les hommes d'équipage que parmi les passagers qui l'entouraient.

Ces mots disaient sa ferme volonté d'accompagner le Malouin dans l'entreprise pleine de danger que ce dernier voulait accomplir tout seul.

Et cette fois, au grand étonnement de tous, le marin accepta, sans la moindre hésitation, et comme s'il se fût attendu à cette proposition courageuse de la part de l'homme qu'il tenait en si haute estime.

Avant que le capitaine eût pu s'opposer à ce que son passager réalisât le désir qu'il venait d'exprimer, le Malouin avait tendu la main à Robert et l'aidait à embarquer.

Il fallait entendre de quelle voix vibrante le vieux marin s'écria : —C'est une fameuse idée que vous avez eue là, monsieur Maurel !

Vous allez prouver à cet amateur de naufrages que vous ne reculez pas devant les fortes émotions, quand l'occasion se présente, et que vous avez l'âme aussi bien trempée que la sienne.

Robert Maurel avait enjambé le plat-bord.

La chaloupe se détacha du flanc du navire.

Toutes les voix se sont unies pour acclamer les deux sauveteurs.

Toutes les mains se tendent à la fois, dans un mouvement irrésistible, vers ces deux vaillants qui vont s'exposer, avec un sublime mépris de la mort !

Du pont de la *Diana* on suivait du regard, avec une émotion croissante, l'embarcation enlevée par de vigoureux coups d'aviron.

Tantôt on la voyait s'abîmer dans les flots, comme si elle eût été submergée, tantôt elle remontait tout à coup à la surface dans un jaillissement d'écume.

Puis, l'œil empreint d'une expression de mortelle anxiété, on cherchait le point lumineux qui servait d'objectif aux sauveteurs.

La petite lanterne apparaissait, flottant à la surface de l'onde et donnant l'illusion d'une étoile qui se serait reflétée dans l'eau.

Soudain on ne vit plus rien, ni la chaloupe, ni la lumière flottante.

Un épais voile de brume s'était subitement étendu sur la mer.

La *Diana* naviguait à présent, enveloppée dans une nuée immense. Jamais inquiétude ne se manifesta plus soudaine et plus poignante !

Jamais cri d'angoisse et de terreur ne s'arracha plus violent de poitrines humaines !

Cette nuit factice venant augmenter les ténèbres déjà si profondes ajoutait encore à l'horreur de cette nuit terrible.

Tous, saisis d'épouvante, étaient entraînés, en quelques secondes, au dernier degré de l'affolement.

La voix du capitaine s'éleva haute et ferme au milieu du tumulte, pour ordonner le calme et ramener un peu d'espoir dans tous ces cœurs étreints par les plus affreux pressentiments.

En pareil cas, une mesure s'impose. Le capitaine fit mettre immédiatement en branle la cloche d'alarme, afin de renseigner le Malouin sur la direction du navire.

Le son du bronze vint alors jeter sa note monotone et lugubre dans le concert de cris, d'exclamations désespérées, de lamentations s'envolant vers les cieux.

De la chaloupe on répondait par des appels prolongés, mais qui devenaient, de minute en minute, moins distincts.

Bientôt on ne les entendit plus...

Le son de cloche ne parvenait plus aux deux hommes qui montaient l'embarcation.

Le Malouin et son compagnon se regardèrent.

Mais ni l'un ni l'autre ne laissaient voir sur leur visage l'expression de terreur que la perspective d'une mort horrible imprimait à leur âme.

L'un et l'autre avaient, dans ce premier moment d'épouvante, oublié celui pour lequel ils accomplissaient cet acte de dévouement.

Ce fut Robert qui se ressaisit le premier.

Ce fut ce cœur accessible à toutes les générosités et trempé pour les grandes actions qui, méprisant le péril auquel il s'exposait, se félicitait d'avoir pris la place d'un marin dont la mort eût fait une veuve et des orphelins.

Ce fut Robert Maurel qui, devinant ce qui se passait dans l'esprit du vieux marin, prononça :

—Continuons de ramer droit devant nous ; c'est dans cette direction que brillait tout à l'heure la lumière qui nous guidait...

— Ramons, mon brave Malouin, et nous ne tarderons pas à atteindre celui qui nous attend...

—Ah ! je me fiche pas mal de lui, mille millions de tonnerres !... J'étais prêt à risquer ma vieille peau pour sauver ce vantard d'Anglais ; mais, maintenant que vous vous êtes joint à moi et qu'un satané voile funèbre nous cache notre navire et menace de nous en séparer tout à fait, maintenant que, vous aussi, vous êtes en péril de mort, c'est de vous seul que je m'occupe, ce n'est plus cet étranger, c'est vous que je veux sauver.

—Et moi, dit Robert, je ne veux pas, mon brave, que, dans l'intérêt de mon salut, vous trahissiez votre devoir.

Le Malouin resta bouche bée, frappé du ton d'autorité dont le passager avait prononcé ces mots.

—Et maintenant, continua Robert Maurel, il ne s'agit plus pour nous de nous mettre à la recherche du navire perdu dans la brume.

—Notre devoir, à tous deux, est, de tâcher d'arracher à la mort celui qui se débat, à quelque distance de nous, contre la fureur des flots !

—Mais on ne le voit plus !... répliqua le marin. Il ne crie plus ! Il n'appelle plus !...

—Il est sans doute noyé !...

—Ou peut-être que, résigné à mourir, il a suivi votre conseil et s'est mis à implorer Notre-Dame de Bon-Secours.

—S'il ne crie plus, c'est qu'il prie.

Ces mots arrivèrent droit à l'âme du vieux Malouin.

Le brave Breton, tournant alors les yeux dans la direction où la *Diana* venait de s'enfoncer dans la brume, cria de toute la force de ses poumons :

—Adieu, Kérouët !... Adieu, mon capitaine !... Adieu !...

Puis, s'adressant à son compagnon :

—Vous m'avez flanqué au ventre tout le feu que vous avez dans votre cœur, nom d'un tonnerre ! Allons-y donc, hardi-là !... Anglais ou Français, c'est une créature du bon Dieu, allons-y.

Il continua comme s'animant au bruit de sa voix que l'émotion hachait :

—Vous avez raison, quand cette maudite nuée a fondu sur nous, on voyait le phare de monsieur milord à peine à quelques longueurs de chaloupe... Oui, faut ramer tout droit et, s'il plaît au ciel, nous pourrions bien arriver dessus tout de même !

—Hardi-là, monsieur Maurel !... Les avirons sont solides !... Allons-y d'attaque et d'ensemble !...

Les rames mordaient furieusement dans la lame.

La chaloupe creusait son sillon comme si elle eût été entraînée par un courant rapide.

Le Malouin ne cessait, à chaque coup d'aviron, de répéter :

—Hardi-là, monsieur Maurel !

Puis, s'interrompant, il criait à s'époumoner :

—Ohé ! monsieur milord !... Ohé !...